érudit
www.erudit.org

Article

« Pour un ressourcement psychique : *L'Arc-en-soi* de Denis Pelletier »

Ouvrage recensé :

Denis Pelletier, *L'Arc-en-soi*. Essai sur les sentiments de privation et de plénitude, Paris/Montréal, Robert Laffont / Stanké. 1981. 180 p.

par Robert Vigneault

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 24, 1981-1982, p. 73-76.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/40213ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:45

Pour un ressourcement psychique

L'Arc-en-soi
de Denis Pelletier

Docteur en psychologie de l'Université de Paris, professeur à l'Université Laval, invité en France, en Belgique, au Brésil, donc scientifique attitré de la personnalité, Denis Pelletier eût pu nous offrir une *thèse*, en bonne et due forme impersonnelle, ou encore une *méthode* éducative, une de plus ! Mais, spécialiste du développement personnel par la *créativité*, l'auteur a fort judicieusement — d'instinct, devrais-je dire — adopté la voie de l'essai ou de la libre expression d'un vécu pour rejoindre, sur le mode le plus connaturel possible, les hauts et les bas très concrets du cheminement de la personne.[1] Ce choix d'un discours personnel, courageusement assumé par un universitaire, m'a vivement remis en mémoire les pénétrantes observations du psychologue Abraham Maslow sur le langage trop abstrait des sciences humaines :

> *(. . .) nous, (. . .) les observateurs de la personnalité, sommes encore obligés par la routine académique de parler de nos propres expériences (. . .) un peu comme s'il s'agissait de bactéries, de la lune ou de rats blancs, ce qui suppose le clivage sujet-Objet, le détachement, la distanciation et la non-implication (. . .) Il faut rendre explicite ce qui est implicite, à savoir (. . .) que nous sommes habituellement profondément impliqués, et que nous devons l'être (. . .)*[2]

En préférant la parole de l'essai, langage de pleine *expression* littéraire à la *communication* rationnelle, mais forcément limitée, de la thèse, Denis Pelletier n'a-t-il pas donné suite, en toute justesse, aux recommandations de ce philosophe de la science contemporaine ?

L'Arc-en-soi se veut donc une oeuvre de *compréhension* (intellectuelle *et* affective) face à l'humaine (et québécoise) difficulté de s'apprécier, de s'aimer authentiquement, qui aura empêché combien d'entre nous non seulement de goûter la vie mais même de « tenter de vivre », selon le voeu du poète. *Essai sur les sentiments de privation et de plénitude* : le sous-titre annonce les deux temps du mouvement

de l'essai : les préjugés d'insuffisance que nourrit l'individu, plus ou moins consciemment, l'empêchent de passer à l'« expression », révélation de l'inépuisable mystère de la personne, « étonnement pour soi », ainsi qu'à cet état de « présence désirante » et exaltante aux virtualités indéfinies de chacun d'entre nous. Le mot de la fin :

> *La vie nous demande au fond de ne pas résister à ce que nous sommes, car ce que nous sommes est plus grand que nous ne le pensons. Nous n'en finissons pas de grandir. Ce que nous sommes est sans doute immense. Il nous manque seulement la perspective. L'arc-en-soi est à prendre au sérieux. (p. 177)*

Bouffée d'optimisme d'origine sexuelle, opinera le praticien de la psychanalyse, rompu aux divagations du divan. Et le sec résumé qui précède pourrait, bien malencontreusement, le faire croire. Moralité : le *compte rendu* d'un essai est une entreprise aussi hasardeuse que celui d'un poème : l'idée y est inséparable des mots qui la portent. Pour rendre justice à une oeuvre de ce genre, il faut, d'une lente lecture, la lire mot à mot. La « prendre au sérieux », c'est d'abord la *prendre au mot*.

Ce sera donc ma manière de faire écho à ce livre, de m'y frayer un chemin de lecture, car, une fois de plus, — expérience banale pour tout lecteur attentif, mais à laquelle on ne s'habitue pas, heureusement, — j'ai été frappé par cet instinct particulier qui pousse l'essayiste, comme tout écrivain, à réinventer les mots, à leur prêter une vie nouvelle. Ce maniement créateur de la parole n'exclut pas, je le dis une fois pour toutes, avec une pointe de regret, certaines défaillances de la formulation : « ascendant » curieusement confondu avec « ascendance » (pp. 49 et 115), des lourdeurs comme « l'homme en tant qu'il est un objet » (pp. 49-50), un tour fautif comme « consister à » suivi du subjonctif (p. 65), un emploi impropre de « au détriment de » (p. 23), un mot incompréhensible : « gravition » (p. 100), l'anglicisme « à son meilleur » (p. 112). Faiblesses que fait presque oublier le dynamisme insufflé à des mots clés comme « ressentiment », « quête d'absolu », « performance », marqués d'un signe négatif qui les oppose radicalement à « plaisir », « acceptation », « risque », « expression », « rêverie », et même, — on s'y attendrait moins — « solitude », « renoncement », « tristesse », tous admis dans une aire de positivité. Seul le « désir » erre d'un pôle à l'autre, selon l'orientation qu'on lui donne.

Le titre, déjà, synthèse audacieuse, inaugure ce renouvellement lexical. L'arc-en-ciel, image richement suggestive, — à cet égard, la maquette du livre m'a paru trop figurative — phénomène météorologique mais aussi grandiose symbole biblique, évoque la réconciliation avec le passé, la nouvelle alliance avec l'Être, le projet splendide de l'épanouissement personnel. Mais, en intériorisant cet élan rénovateur, l'arc-*en-soi* souligne le fait que tout ce mouvement d'acceptation et de rayonnement doit émaner du fond même de la personne, de son *dedans*, autrement dit d'une expérience de *reconnaissance* (au double sens du terme) face à la valeur intrinsèque de l'être humain, sans égard aux contraintes tyranniques d'une consécration extérieure.

Cette créativité sémantique me semble le signe langagier d'une réorientation, ou encore, littéralement, d'un changement de *sens* de la psychanalyse. Plutôt que de procéder à de pénibles (stériles ?) retours sur les manques traumatisants du passé, dans l'espoir d'exorciser leur déterminisme dévastateur grâce à une problématique *sanatio in radice*, le psychologue de *L'Arc-en-soi*, faisant confiance à l'action salutaire de l'expérience vécue en pleine positivité, du « risque d'expérimenter ce (qu'on) s'est refusé de vivre sous l'effet déformant de la privation » (p. 65), ce psychologue, dis-je, s'attache à une mise en valeur de l'*ici-maintenant* axé sur un constructif *projet* d'être. Une telle perspective, radicalement différente, il me semble, de celle qui se retourne amèrement sur les noeuds inextricables des complexes, entraîne une réévaluation entière du vécu, y compris de la charge sémantique du langage où se fixent nos attitudes. C'est donc en psychologue de « l'expression », résolument personnelle, mais aussi, s'agissant d'un essai, en « rêveur de mots », comme tout écrivain, que l'auteur a su discerner dans certains mots clés les signes efficaces des instances négatives et positives du psychisme humain.

Ainsi se trouve cristallisée autour de quelques vocables privilégiés la mythologie intime qui empêche l'individu de s'exprimer, ou même fondamentalement de *vivre*. Le « ressentiment », qui dramatise le passé, est un de ces « scénarios » : ne croirait-on pas, à lire Pelletier, y détecter un postulat (inavouable) de la psychanalyse classique ?

> *La conception déterministe du passé n'est peut-être pas aussi rationnelle et objective qu'on la suppose. Elle constitue une rationalisation rancunière qui exprime le ressentiment sous une autre forme. (p. 16)*

Impuissant défi lancé à une prétendue ingratitude du passé, la « quête d'absolu » « ne trouve rien dans le réel qui soit satisfaisant » (p. 127). Définition pertinente, à mon avis, du *bovarysme*, cette insatiable recherche de « l'ailleurs meilleur » (p. 20) réussira à subvertir le désir même et la bonne et saine rêverie qui entourent la réalité d'une frange d'images merveilleusement tonifiantes. Car ce qui est malsain, il importe de le souligner, c'est l'*absolu* du désir, la « survalorisation de ce qui n'est pas » (p. 19), ou encore le besoin, inévitablement frustré, de s'approprier à tout prix l'objet de ses rêves. Un tel désir, exacerbé plutôt que stimulant, suscitera chez les *volontaristes* — modèles d'humanité souvent, soigneusement dressés : enfants sages, premiers de classe, têtes bien faites — un tyrannique scénario de la « performance ». Quelle petite vie qu'une vie transformée en besogne, assujettie à une idéologie de conquête et de réussite, soumise aux impératifs de la carrière !

Le mot *carrière*, j'y songe, n'a-t-il pas de sinistres connotations : tel lieu où l'on peine à se tailler . . . une réputation, ou encore cette arène destinée aux courses de chars . . . Même le vieux cliché : *une carrière d'efforts*, accolé au sens moderne de *métier, profession*, évoque soudain quel surmenage ! Pour combien d'universitaires — restons en pays connu — le *curriculum vitae* aura-t-il représenté une servitude ? (La vie a ses bons moments, mais qui ne sauraient décemment y

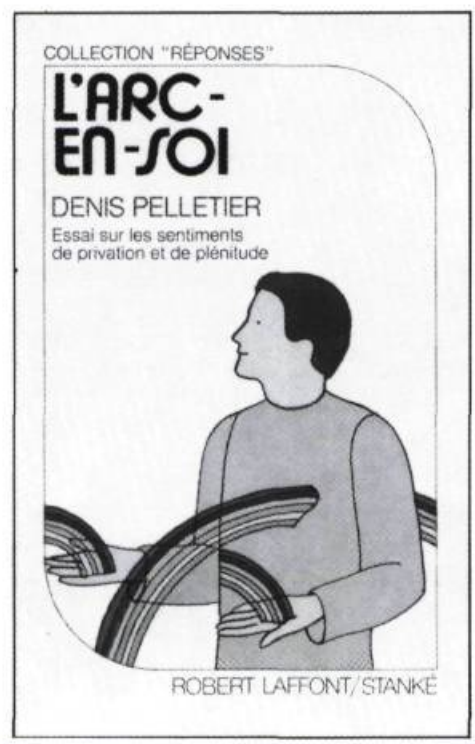
figurer . . .) Qu'est-ce qui fait courir Untel ? Il est toujours en représentation. Il travaille tout le temps. Il ne s'appartient pas. Il n'a plus le temps de vivre ! Car le terrible idéal perfectionniste impose le *struggle for life :* il faut bien éprouver pour prouver aux autres (et d'abord à soi-même) qu'on est « estimable », sinon le meilleur. (Et l'Institution de souffler sur la braise : *publish or perish,* et encore dans des revues « monitorisées », pour employer un barbarisme administratif, pas dans *Lettres québécoises* . . .) S'avise-t-on que c'est la qualité même de l'intelligence et de la pensée qui se dégrade d'être ainsi passée au service de la volonté de puissance et du désir de promotion sociale ?

Le scénario de la « performance », même spectaculaire, — toujours à reprendre, d'ailleurs — est une bien illusoire compensation, en réalité, pour un profond sentiment de « vide intérieur » : méprise essentielle, c'est l'avoir préféré à l'être. Est-ce l'époque où nous vivons qui tendrait à nous inculquer que nous ne serions que des êtres *extérieurs,* sans vie intérieure, simple réponse à des stimulus, en d'autres mots des êtres de réaction plutôt que des êtres intentionnels ? L'essayiste hausse le ton pour dénoncer « l'utopie scientifique » (p. 49) qui, en tous domaines, même celui de la création, prétend mettre au jour les lois ou les mécanismes qui permettraient prétendument d'« inventer sur commande ». Nous sommes à l'époque du *comment :* à tout propos, mal à propos, on se fait dicter *comment* faire, au grand dam de l'autonomie personnelle si nécessaire pour vraiment vivre sa vie.

> *Nous subissons l'humiliation de tous ces livres qui nous disent comment vivre, comment s'alimenter, comment cesser de fumer, comment se maintenir en forme, (. . .) comment faire l'amour, comment vaincre l'obésité, comment réussir son divorce, (. . .) comment contrôler ses rêves (. . .) (p. 48)*

J'en passe, forcément, de ces livres de *recettes,* et des meilleurs : « cette liste a quelque chose d'interminable » (p. 48). À croire que nous serions devenus des ordinateurs à soumettre incessamment au conditionnement des *programmes :* « La vie aurait-elle son mode d'emploi ? » La critique littéraire elle-même, occultant le *quoi* et le *pourquoi,* n'a pas échappé à la fureur technique du *comment,* et on s'est passionné pour le fonctionnement de la machine textuelle : les rouages, l'engrenage, l'embrayage et les jointures du texte ; les ressorts narratifs ; l'enclenchement et la combinatoire du récit. Travail utile, je n'en disconviens pas, nécessaire même face à un certain impressionisme, mais devenu envahissant et réducteur pour les machines . . . « désirantes », après tout, que nous serions. Heureusement que cet insolent de Barthes sera venu nous convier *aussi* au *plaisir du texte !*

Si Alexandre Chenevert, cet « homme petit, chétif, avec un immense front soucieux »[3], eût mesuré la somme d'énergie psychique investie dans les « sentiments de privation » : peur, ressentiment, conformisme, activisme, quête d'absolu, perfectionnisme, peut-être eût-il tenté un détournement salutaire, à des fins positives, de tant de ressources perdues. Et plutôt que d'*appréhender* l'existence « comme un problème à résoudre », qui sait s'il n'eût pas risqué alors de l'éprouver « comme une expérience à vivre » (p. 120), voire comme une jouissance d'être ! Les lecteurs de Gabrielle Roy se rappelleront les conseils du très humain docteur Hudon :



> *— Partez, Monsieur Chenevert, dit-il. Allez-vous-en. Débarrassez-vous. Faites une fois au moins dans votre vie ce que vous avez toujours voulu faire. (. . .) Laissez faire les autres. Soyez donc heureux (. . .)*[4]

L'épisode du Lac Vert, on le sait, ressemble à une nouvelle naissance, sauf que, tragiquement, il est trop tard : le malheureux est déjà irrémédiablement atteint jusque dans son corps, grugé par les « sentiments de privation ». Au niveau romanesque, Gabrielle Roy aura donc pressenti l'urgence d'une situation qui n'exige rien de moins qu'un retournement d'attitude, littéralement une *conversion :* les énergies ainsi libérées peuvent s'intégrer à la maturation personnelle, se transformer en dynamisme créateur. S'ensuit la décision, puis le risque — possible, après tout : rien n'interdit de poser des actes : « l'homme est un projet libre (. . .) » (p. 121) — le risque, donc, d'affirmer son autonomie, de s'accepter avec ses limites, de s'appartenir, de mettre sa valeur *en soi* et non dans des *acquisitions* (fût-ce de connaissances), de s'aimer véritablement. Ce pari tenu, amorce d'expériences nouvelles, positives, vécues en toute conscience, (à la différence des traumatismes archaïques), il s'avère possible de redécouvrir les autres, mais débarrassés de leur mythique halo de juges et de rivaux.

Et voici la voie ouverte à la naissance des « sentiments de plénitude », l'« acceptation de ses limites », profondément pacifiante, fût-elle ressentie comme une « tristesse », — celle de l'aveu difficile et libérateur des erreurs passées, qui desserre le « ressentiment » et dit adieu à l'image idéalisée de soi :

> *En reconnaissant sa finitude, (. . .) (l'être humain) connaît une sorte de vertige où il tombe de l'idéal à l'actuel, de l'image au réel. Il a fait une chute jusqu'au fond de sa nature et l'avantage d'être au fond c'est de s'y reposer, c'est de ne plus être autre que soi. Il prend congé de l'obsédante idolâtrie de l'image personnelle. (p. 79)*

La « solitude » même a changé de signe : cette indispensable zone d'inti-

mité qu'on se réserve, ce foyer de vie intérieure :

> *(. . .) il y a chez chacun quelque chose d'inaltérable, d'inaccessible de l'extérieur, quelque chose de radical. (p. 103)*

Cette « solitude » positive, pleinement assumée, vécue dans la sérénité, me paraît radicalement différente du retrait narcissique d'un Rousseau, par exemple, tel que le présente Jean Starobinski[5], c'est-à-dire frustré dans son désir d'une impossible « transparence » des êtres, et se réfugiant dans l'isolement, le sentiment de persécution, le ressentiment. Plutôt, bannie « la préoccupation de valoir » (p. 139), l'homme connaît « l'expérience de s'abandonner », et il regarde enfin les choses :

> *(. . .) l'existence, dans ce qu'elle a de profond et de durable, est silence, inaction, repos, présence à ce qui est. (p. 103)*

Enfin il surmonte « la résistance (. . .) à se laisser aller et à risquer un rapport direct avec ses impulsions et avec ses ressources affectives » (p. 115). Rejoignant, il me semble, la pensée d'un Mikel Dufrenne, l'auteur souhaite l'avènement d'une « conscience originaire des choses » (p. 60), retrouvant en deça des grilles verbales et culturelles d'un réel fabriqué, enseigné, imposé, *l'originaire même*, ou « la densité du réel en deça de l'homme », découverte qui donne accès à un contact réel, à « une perception jouisseuse, qui goûte le réel »[6]. Qu'est-ce à dire ? Évoquons, une dernière fois, la figure pathétique d'Alexandre Chenevert, dételant enfin, cédant timidement à l'attirance du Lac Vert, et tout occupé à des expériences essentielles, *ravi* pour une fois :

> *Il s'aperçut que c'était l'été (. . .) Alexandre eut besoin (de) toucher (à la rosée) (. . .) Ainsi commença la plus belle journée de son existence (. . .) Elle seule fut comme devrait être toute la vie (. . .) Il s'aperçut qu'il avait faim (. . .) Alexandre découvrit ce qu'est le matin. (. . .) « Mon feu », se dit-il, aimant le mot.*[7]

Terminons sur une intuition typique de ce livre salubre qui convie à « la jouissance de se sentir encore passionné et fier ! » (p. 55), et donc à l'audace de parier sur la générosité de la vie :

> *Notre existence ne serait-elle pas un jeu inventé par nous-mêmes depuis l'origine et que nous découvrons avec étonnement à mesure qu'il se joue ? (p. 123)* □

1. Denis Pelletier, *L'Arc-en-soi. Essai sur les sentiments de privation et de plénitude*, Paris/Montréal, Robert Laffont/Stanké, 1981, 180 p.
2. Abraham Maslow, *Vers une psychologie de l'être*, Paris, Fayard, 1972, pp. 247s ; cité par Maurice Champagne-Gilbert, *La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir*, pp. 211-212.
3. Gabrielle Roy, *Alexandre Chenevert*, Montréal, Beauchemin, 1954, p. 17.
4. Gabrielle Roy, *op. cit.*, p. 174.
5. Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957, 340 p.
6. Jean Royer, « Mikel Dufrenne. L'art pour l'homme », *Le Devoir*, samedi 5 septembre, 1981, pp. 19 et 36.
7. Gabrielle Roy, *op. cit.*, pp. 176-215, *passim*.

les éditions de la pleine lune

Nous attendons votre visite au **KIOSQUE 261.**
Venez rencontrer nos auteurs

Cinq nouveautés ! Une nouvelle collection !

Le deuxième monopoly des précieux
de
Pauline Harvey

La chatte blanche
de
Charlotte Boisjoli

TROIS CARNETS DE L'AUDACE
de
Janou Saint-Denis

Dollars désormais mise à part
et
Poème à l'anti-gang et l'escouade vlimeuse